

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Incident sur la colline 192

DANIEL LANG

Stockholm 73

Traduit de l'anglais par
JULIEN BESSE



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2019

TITRE ORIGINAL

The Bank Drama

Le présent texte a paru pour la première fois dans *The New Yorker Magazine* (Condé Nast Publications) le 25 novembre 1974.

© Daniel Lang 1974, tous droits réservés.

Photographie de couverture: Place Norrmalmstorg, Stockholm, août 1973. © Jan Collsiö / TT / arkiv, tous droits réservés.

© Éditions Allia, Paris, 2019, pour la traduction française.

LE 23 août 1973, peu après l'ouverture des bureaux, un détenu suédois fraîchement évadé pénétrait dans la principale succursale de l'une des premières banques de Suède, la Sveriges Kreditbank, avec l'intention d'y commettre le forfait le plus ambitieux d'une longue carrière criminelle. Il arrivait bien outillé. Dans une main, dissimulée sous un blouson, il tenait une mitrailleuse chargée; dans l'autre, une grande valise en toile contenant des munitions de rechange, des explosifs plastiques, des détonateurs, des mèches de sûreté, des rouleaux de corde, un couteau, des chaussettes en laine, des lunettes de soleil, deux talkies-walkies et un radio-transistor. Le détenu portait des gants, dont une autre paire se trouvait dans la valise; elle était destinée à un complice, non encore entré en scène, mais dont il ne doutait pas de l'irruption prochaine. Le fugitif n'avait pas lésiné sur son déguisement: arborant des lunettes de pacotille et une épaisse perruque châtain, ses joues fardées de rouge, il avait teint sa moustache et ses sourcils, d'un châtain tirant sur le roux, en noir de jais. Dans l'espoir de passer pour un étranger, il s'exprimait en

anglais, une langue enseignée dans les écoles suédoises, avec un accent américain. Deux jours durant, tandis qu'il demeurait confiné dans la banque, la police tenta d'établir son identité et n'y parvint que lorsque sa voix, retransmise à la radio, résonna de manière familière aux oreilles exercées d'un enquêteur. Elle s'avérait être celle de Jan-Erik Olsson, bandit perceur de coffres-forts, âgé de 32 ans. D'une intelligence supérieure à la normale, il était originaire du sud du pays, où il avait jusqu'alors mené ses activités criminelles ; il était connu de la police du comté en sa qualité d'expert en explosifs, qui n'hésitait pas par ailleurs à se servir d'une arme à feu. Olsson avait été condamné en février 1972 pour vol au premier degré. Le cambriolage, au cours duquel un couple de retraités vivant à Helsingborg l'avaient surpris en train de piller leur domicile, lui avait valu une certaine notoriété. Effrayé, le mari s'était effondré, obligeant son épouse à prier Olsson d'aller chercher ses médicaments pour le cœur dans la cuisine ; le cambrioleur s'était exécuté avant de se remettre à la tâche puis de quitter les lieux en emportant un butin considérable. Il avait écopé de trois ans de prison et, arrivé à peu près à la moitié de sa peine, il avait

profité d'une permission pour s'évader du pénitencier de Kalmar, au sud de Stockholm, avant de réapparaître quelques semaines plus tard à la Kreditbank.

À peine Olsson avait-il franchi le seuil de la banque que les clients et la quarantaine d'employés présents – caissiers, commis du service courrier, secrétaires, préposés – comprirent que ce jeudi matin n'aurait rien d'ordinaire. En quelques secondes, Olsson avait brandi sa mitraillette et fait feu en direction du plafond, déclenchant une pluie de ciment et de verre. "Je l'ai pris pour un terroriste arabe", me confia plus tard Birgitta Lundblad, alors dans sa dixième année au sein de l'établissement et chargée des traites bancaires de l'étranger. Jeune femme séduisante, elle avait un an de moins qu'Olsson. Elle effectuait chaque jour le trajet d'une demi-heure depuis Jakobsberg, une banlieue résidentielle, où elle vivait avec son mari, un ingénieur civil, et leurs deux filles, âgées de trois ans et un an et demi. Elle passait au sein de la banque pour une employée consciencieuse au bilan d'assiduité exemplaire. Elle aimait son rythme de travail et les responsabilités afférentes à ses fonctions ; lorsqu'elle envisageait l'avenir, elle y voyait la banque et bien sûr sa famille.

À l'instant où Olsson fit son entrée, se rappelait-elle, elle songeait à profiter de sa pause déjeuner pour aller jeter un œil à une boutique du quartier qui soldait des vêtements pour enfants, une possibilité qu'elle évacua bien vite à l'arrivée de l'intrus armé. Soudain, plus rien n'eut d'importance à ses yeux, hormis ce que l'individu s'apprêtait à faire. Sa mitraillette toujours pointée vers le plafond, Olsson annonça en anglais : "La fête vient tout juste de commencer" – une réplique que la police a pu identifier par la suite : il l'avait entendue peu de temps auparavant dans un film américain mettant en scène un détenu en cavale. D'instinct, la majeure partie de son auditoire terrifié se jeta au sol, mais certains se retranchèrent dans un dépôt exigü où étaient conservés des fonds, quand d'autres, en état de panique ou rivalisant de témérité, se précipitèrent vers les sorties, se ruant en tous sens sur la place Norrmalmstorg, sans doute la plus fréquentée de Stockholm et où domine la façade massive, haute de cinq étages, de la Kreditbank.

Ayant posé sa radio sur l'un des comptoirs, Olsson en augmenta le volume au maximum et les murs de marbre de la banque se mirent soudain à résonner au son du rock. Les yeux

d'Olsson se posèrent alors sur une sténographe, une lettre fraîchement tapée à la main, qu'elle s'apprêtait à remettre à son auteur au service des prêts. Il s'agissait de Kristin Ehnmark, une pétillante brunette de 23 ans. Kristin comprendrait bientôt à ses dépens qu'Olsson utilisait la radio pour capter les réactions de la police à son exploit, mais pour l'heure, la musique assourdissante la laissait perplexe. "J'ai cru me trouver en présence d'un fou, me confia-t-elle. J'ai pensé que j'assistais au genre de chose qui n'arrive qu'en Amérique." Avec horreur, elle observa Olsson extraire une corde de sa valise puis la tendre à un comptable en lui ordonnant de lui attacher les mains et les chevilles. Quelques secondes plus tard, Kristin, ligotée, se tortillait péniblement sur le sol en déplorant d'avoir un jour quitté son village natal, un site aurifère de l'extrême nord de la Suède. Il s'était écoulé trois ans et demi depuis qu'au sortir de l'adolescence, elle avait fait route vers le sud en compagnie d'un jeune homme, son fiancé ; celui-ci venait de décrocher un très bon poste à Stockholm et refusait d'en entendre parler si Kristin n'était pas du voyage. Une fois dans la capitale, elle avait pris le premier emploi qui s'offrait à elle, à la banque en l'occurrence, sans s'y investir

pleinement, tandis qu'elle s'épanouissait dans sa vie amoureuse. L'idylle avait néanmoins pris fin, tout comme l'éventualité d'une carrière dans le domaine bancaire. Impatiente, elle avait décidé au printemps 1973 de se former au travail social, avant de s'apercevoir que les cours dont elle avait besoin ne commenceraient pas avant septembre. L'attente, me confia-t-elle, constituait une source d'irritation quasi quotidienne, mais ce jour-là, ce 23 août 1973, alors qu'elle tentait en vain de libérer ses chevilles attachées, son sentiment de s'être attardée trop longtemps dans le secteur bancaire s'avérait plus aigu que jamais. Elle s'en faisait une nouvelle fois le reproche lorsqu'elle sentit une autre présence au sol. Après s'être contorsionnée pour se mettre sur son flanc gauche, elle vit à ses côtés Birgitta, ligotée elle aussi. Kristin eut à peine le temps de comprendre ce qu'elle voyait : elle entendit Olsson ordonner au même comptable de ligoter une troisième employée, Elisabeth Oldgren, caissière de 21 ans du service des devises, entrée au sein de la banque quatorze mois plus tôt. Petite et blonde, ses yeux bruns étaient empreints d'une rare douceur. Avec le recul, Kristin est convaincue que le soin particulier dont fit preuve le comptable en

étendant Elisabeth sur le sol est à mettre sur le compte de son regard. Avant de se voir en quelque sorte réunies par Olsson, les deux jeunes femmes n'avaient jusqu'alors échangé que de sobres salutations, ce dont elles s'étonnent encore aujourd'hui. Ainsi qu'elles le découvriront au cours des jours suivants, elles avaient beaucoup de points communs. Comme Kristin, Elisabeth souhaitait quitter la banque. Voulant devenir infirmière, elle attendait elle aussi l'automne pour pouvoir être acceptée au sein d'une école. Enfin, comme Kristin, Elisabeth était très attachée à la région nord du pays ; bien qu'elle fût née et ait grandi à Uppsala, à seulement une heure de Stockholm, elle s'était rendue à plusieurs reprises au-delà du cercle arctique, où les étendues gelées, dit-elle, évoquaient la solitude humaine. Mais au moment où le comptable la couchait sur le sol de la banque, Elisabeth ne se sentait guère portée à l'introspection. À cet instant, me confia-t-elle, ses projets pour le week-end occupèrent tout son esprit. On l'avait invitée sur la côte pour un *kräftskiva* – un festin d'écrevisses –, une tradition estivale en Suède. S'efforçant de récapituler chaque préparatif de la fête, elle passa en revue les dispositions prises pour le transport des invités,

la robe qu'elle comptait porter, le rituel de cuisson des écrevisses. Ce n'est qu'une fois épuisé le sujet, me raconta-t-elle, qu'elle fut en mesure d'affronter les événements au sein du bâtiment de la Kreditbank de Norrmalmstorg et, plus particulièrement, le sort que Olsson lui réservait ainsi qu'à Birgitta et Kristin. Des mois plus tard, d'un air incrédule, comme si elle était toujours prisonnière, Elisabeth me dit : "Nous étions ses otages, il voulait négocier nos vies !" Elle le comprit, ajouta-t-elle, en entendant Olsson s'exclamer : "Je veux parler à la police !"

OLSSON allait sous peu obtenir satisfaction – et ce, à maintes reprises –, la police se trouvant alors au seuil du bâtiment. Les banques suédoises, plutôt que leurs propres agents de sécurité, disposent en effet d'alarmes silencieuses destinées à alerter la police, qui connaît précisément l'emplacement géographique de chaque établissement ainsi que le détail de leur plan. En apercevant la mitrailleuse d'Olsson, une personne, voire plusieurs, avait actionné l'alarme de la Kreditbank, si bien que les policiers affluaient rapidement sur Norrmalmstorg, bientôt fermée à la

dense circulation matinale (il était près de 10h30) afin d'ouvrir la voie à un petit cortège de véhicules officiels. Mais pour Olsson, la première manifestation d'activité policière vint d'un sergent en civil, Morgan Rylander, qui patrouillait alors dans le secteur à bord d'une voiture radio. Alerté par un avis diffusé à l'attention de tous les agents, Rylander pénétra dans la banque afin de voir ce qui s'y tramait. Pas mal de choses, constata-t-il sans tarder en apercevant les trois otages ligotés, les autres employés ainsi que les clients, effrayés et éparpillés sur le sol. Rylander tomba nez à nez avec la mitrailleuse d'Olsson. Les deux Suédois conversèrent en anglais, Rylander révélant son statut de policier.

"T'es un gradé ?" demanda Olsson.

– Non, mais je peux en appeler un, répondit Rylander.

– OK, vas-y", dit Olsson.

Pour téléphoner au quartier général, Rylander emprunta un large escalier en bois donnant accès à l'étage supérieur, où se trouvaient les bureaux de la direction et où, à mesure que s'écoulerait la matinée, la cellule de crise policière, dont les membres faisaient leur entrée par une porte de service, allait s'installer. Durant son absence,

un deuxième policier en civil, l'inspecteur Ingemar Warpefeldt, s'aventura au rez-de-chaussée, se postant derrière une colonne au pied de l'escalier ; il était armé d'un revolver. Seule Birgitta le remarqua.

“Ne tirez pas !” s'exclama-t-elle.

Olsson fit volte-face. “T'es qui ? demanda-t-il.

– Je suis de la police. Jette ton arme”, répondit Warpefeldt.

Olsson fit feu. L'inspecteur battit en retraite avec une blessure à la main dont il conserverait des séquelles toute sa vie.

Lorsque Rylander revint et confirma l'arrivée imminente d'un haut gradé, Olsson se mit à le narguer en brandissant sa mitraillette : “Tu crois que je te raterais à cette distance ?” Il se tenait à moins de 3 mètres du sergent, assis dans un imposant fauteuil en cuir. N'obtenant pas de réponse, Olsson dit : “Chante-nous une chanson.” Rylander chercha à apaiser son bourreau, prétendument américain, en entonnant “Lonesome Cowboy”. “Je chantonnais tout bas, je me sentais seul moi aussi”, m'avoua-t-il. Olsson finit par trouver une autre utilité à Rylander et lui ordonna de faire sortir de la banque les personnes gênantes – c'est-à-dire tout le monde, à l'exception de Kristin, Elisabeth et Birgitta. Sur les instructions

d'Olsson, Rylander escorta vers l'extérieur, par groupes de deux ou trois, les nombreux clients et employés de la banque. Puis Olsson l'exhorta avec virulence à en faire autant avec deux policiers armés qui s'étaient introduits dans les locaux du rez-de-chaussée. Sur ce, Rylander quitta à son tour la banque, soulagé de se retrouver à nouveaux sous les ordres de ses véritables supérieurs.

L'OFFICIER haut placé chargé de négocier avec le criminel fut Sven Thorander, chef de la brigade criminelle de la police de Stockholm, homme circonspect de 56 ans, d'allure sobre et élancée, aux cheveux châtain grisonnants. Olsson ne fit preuve d'aucune déférence à son égard. Tout en lui présentant sa mitraillette, le braqueur lui ordonna d'ôter sa veste et de se retourner. Une fois assuré que le fonctionnaire n'était pas armé, il entama les négociations, fixant les conditions auxquelles il libérerait les otages, à l'endroit et au moment de son choix. D'abord, dit-il à Thorander – toujours en anglais –, il exigeait que, l'après-midi même, la police fasse venir son complice, à savoir Clark Olofsson. Celui-ci purgeait une peine de six ans au sein de l'établissement pénitentiaire